

Indigènes, de Rachid Bouchareb

Sortie scolaire oblige, le film de Rachid Bouchareb m'a volé deux longues et précieuses heures de vie en dehors de l'horaire officiel qui me cloue, à coups de craie, sur mon destin d'universitaire scandant son ennui par tranches de cinquante minutes.

J'étais, certes, curieux de voir ce film, d'autant que la question du colonialisme me préoccupe de manière presque obsessionnelle, que les mouvements tels celui des *Indigènes de la République* me sont sympathiques et que le travail de divers historiens comme Lemaire, Blanchard et consorts sur, notamment, les zoos coloniaux passionnent le malheureux Belge que je suis – Belge qui désespère de voir un jour la statue du plus immonde fumiste et assassin de l'histoire humaine déboulonnée d'un certain quartier de Bruxelles, où ses œuvres s'élèvent avec majesté sur un ferrailage de sept millions de crânes et de tibias congolais...

Au moins Monsieur Bouchareb m'aura-t-il fait comprendre l'utilité des téléphones cellulaires que les élèves qui n'étaient pas encore endormis autour de moi sortirent des sacs au bout d'une demi-heure à peine, pour y envoyer je ne sais quel SOS – alors que, pour ma part, dépourvu de ces petites horreurs au regard cyclopique, et dans l'impossibilité de lire le Jacques Ellul qui dansait dans ma poche, je devais regarder l'écran... Le grand écran... Le terrible écran...

D'abord, je n'avais jamais vu un film de guerre dont l'un des protagonistes, dans les scènes de combat comme de défilé, ou de quoi que ce soit d'autre d'ailleurs, garde une main en poche ! On pourra trouver ce détail minime, peut-être même mesquin ; il est néanmoins très représentatif d'un film auquel on ne croit pas une minute, dans la trame duquel on ne marche pas, qui ne permet aucune empathie envers les personnages (joués par de mauvais comédiens, si l'on excepte Sami Bouajila) ou leur culture, qui défend très mal un propos très maigre et, au fond, franchement consensuel... Tout ça pour réclamer des pensions d'anciens combattants qui n'ont pas été versées ? Pour dire que la France doit être reconnaissante ? Pour montrer que des Arabes ont combattu le nazisme ? Pour administrer une leçon de tolérance par des séquences relatant l'amour contrarié entre un Algérien et une Française ou l'amitié entre un soldat algérien et un sous-officier pied-noir ? Tout ça pour gommer, au final, les questions morales et de rapports de force, la logique coloniale elle-même, pas si différente du nazisme, comme le rappelait Aimé Césaire ? Tout ça pour réclamer une sorte d'application *a posteriori* de ce qui a *justifié* et *permis* les pratiques, le dédain, le mépris institutionnalisé du système colonial envers ses victimes, son cheptel et, aujourd'hui, la condescendance paternaliste, l'injonction de conformité de la République envers ses populations immigrées ou d'origine allochtone : l'universalisme républicain ?

Car enfin, loin de faire une critique du colonialisme ; loin de prendre comme prétexte, comme fil directeur, la situation tragique des Algériens et Marocains enrôlés (de force, par intérêt ou par imbécillité) dans une guerre où ils n'avaient rien à gagner, ni respect, ni dignité, Monsieur Bouchareb adopte avec une complaisance écoeurante la posture du coolie qui demande un regard tendre de son maître, voire le droit d'entrer au salon (en ayant, bien sûr, enlevé sa casquette) pour assister au repas.

Indigènes est un film rampant, soumis, flagorneur puisque, revendiquant la reconnaissance de la France, il reconnaît *de facto* la légitimité de son autorité et de son message durant toute l'époque coloniale. Ce n'était pas des scènes de combat – du reste, médiocrement mises en scène, ou quasi-plagiées sur *Saving Private Ryan* – qu'il fallait tourner, mais tout ce qui se passait *avant* l'enrôlement, *entre* les batailles

ou *après* la guerre, peut-être même durant la décolonisation. Ce n'était pas une apologie des soldats arabes de l'armée française ou un plaidoyer contre leur oubli qu'il fallait faire, mais une analyse de leur situation, de leur motivation, un décryptage du rôle qui leur était assigné, *de leur utilisation* (et de leur résistance à celle-ci).

On se sent devant ce film comme Péguy devant le dreyfusisme. Il était opposé à la grâce de Dreyfus dans la mesure où celle-ci, quoique sauvant le malheureux capitaine d'une mort certaine, exonérait l'État de reconnaître qu'il avait menti, qu'il avait été injuste, qu'il avait au nom de ses principes fonctionné *contre* ses principes. Péguy défendait la mystique, la morale, contre la politique. On était en droit d'attendre que Bouchareb fit de même, qu'au lieu de réclamer réparation, de se réduire à n'être qu'un demandeur – c'est-à-dire à adopter le rôle que l'État français assigne très précisément à ses populations immigrées, ou que l'occidental impose au non-occidental –, il prît une posture plus exigeante et moins facile, moins lâche, qu'il accusât, qu'il mît en cause la logique républicaine, sa collusion *non pas accidentelle mais essentielle* avec la logique coloniale.

Cherchant à couler une thèse dans un film à grand spectacle, ou un spectacle dans un film à grande thèse, Bouchareb échoue sur toute la ligne. En ce qui concerne la thèse, il adopte le point de vue des *Autres* mais pour le soumettre à celui du Fort. Prétendant opérer une révolution copernicienne, il finit par mettre ce point de vue en orbite autour de ce qu'un Bourdieu aurait appelé le point de vue dominant : le colonisé ne reste qu'un colonisé en ceci qu'il n'est jamais perçu, et ne se perçoit jamais qu'en relation avec la métropole. Quant au spectacle, il n'est que désespérément ennuyeux puisque axé sur une formule scénaristique digne des films de guerre des années cinquante et des personnages creux, sans densité, sans intériorité, qui ne sont *que* leurs actes, et du coup *que* les prémisses d'une démonstration dont aucune explosion ne parvient à secouer la mollesse.

Frédéric DUFOING